

989 G. Foucart

EXTRAIT  
DE  
SPHINX VOL. IV

---

Bibliothèque Maison de l'Orient



135822

# La plus vieille Egypte.

## I. Le Sanctuaire de l'Epervier.

*Egyptian Research Account* — Fourth Memoir. — HIERACONPOLIS  
*Part I. Plates of discoveries in 1898* by J. E. Quibell;  
with notes by W. M. F. Petrie. London Quaritch — 1900  
4—12 p. in 4° et XLIII pl. — 21 sh.

Ce que M. Quibell a publié pour le moment de ses belles découvertes d'Hiéraconpolis est moins un mémoire proprement dit qu'un inventaire illustré. Le texte s'y résume à quelques pages de notices, rédigées par le Prof. Petrie, sous la forme d'un rapide commentaire des quarante-trois planches parues actuellement. La numération même de ces planches nous avertit au reste dès le début: nous n'avons là en aucune manière une publication considérée par ses auteurs comme un ouvrage définitif et indépendant, mais une communication provisoire des documents essentiels. Et si M. M. Quibell et Petrie se sont décidés — j'allais dire résignés — à procéder ainsi, c'est pour une série de motifs mieux justifiés les uns que les autres. Deux ans et plus avaient déjà passé sur la trouvaille des principaux objets, et voici que l'intérêt s'en égrenait au jour le jour, au long des notices descriptives et des articles de détails, dans la *Zeitschrift*<sup>1</sup>, le *Sphinx*<sup>2</sup>, l'*History of Egypt*<sup>3</sup>, le *Recueil de Travaux*<sup>4</sup>, l'*Or. Litt. Zeitung*<sup>5</sup> ou les rapports annuels du *Fund*<sup>6</sup>; à tarder davantage, tout risquait d'être épuisé, sans que le monde égyptologique eût pu cependant apprécier la haute importance des découvertes par une publication d'ensemble. Les fonctions de M. Quibell à Gizèh et ses occupations multiples étaient si absorbantes que le temps continuait à lui manquer aussi fort qu'il

<sup>1</sup> QUIBELL, *Zeitschrift für Ä. S.* t. XXXVI p. 81 ff. et pl. XII.

<sup>2</sup> PIEHL, *Sphinx* III p. 183.

<sup>3</sup> PETRIE, *History of Egypt*. Nouvelle édition 1900 p. 20.

<sup>4</sup> NAVILLE, *Recueil t. XXI* p. 65.

<sup>5</sup> MAX MÜLLER, *O-L-Z* t. I, p. 218.

<sup>6</sup> GRIFFITH, *Rapport pour l'année 1897—1898* p. 6—10.

pressait. Cependant, une dernière circonstance acheva de rendre la publication nécessaire. En l'hiver 1899—1900, le Prof. Petrie fouillait à nouveau Abydos et le résultat de ses investigations lui apparut aussitôt de premier ordre. Il en résultait clairement qu'entre les tombes d'Abydos et les ruines d'Héraconpolis, une relation se manifestait, intime, impérieuse, qui éclairait et complétait les unes par les autres. Pour démontrer, pour convaincre, il parut aux deux savants égyptologues que tout devait paraître à la même heure, sur-le-champ *«we do not wish to keep it back for a year or two, or even a month»*<sup>1</sup>; et sinon la théorie complète, faute de temps, au moins tous les documents essentiels. Il convient tout d'abord de louer sans réserve l'étonnante activité qui a réuni, classé et publié en quelques semaines les principaux monuments des deux fouilles, en tout plus d'un millier de pièces; il faut se représenter le labeur que représente de telles publications et remercier ceux qui l'ont mené à bien du service qu'ils nous rendent.

De ces deux ouvrages, celui qui nous occupera aujourd'hui contient les principaux objets découverts par M. Quibell à Héraconpolis. Un certain nombre de monuments de premier ordre se dégagent de l'ensemble des trouvailles; les trois massues, la célèbre «palette», les deux statuettes votives de Sekhemkha, l'Épervier d'or et la grande statue de bronze de Papi. Pour tous, j'ai pu voir les originaux soit en Angleterre soit en Égypte, l'année même qui suivit leur découverte. La «Palette» de Nar-Mer, alors récemment installée au Musée de Gizèh excitait vivement la curiosité des visiteurs, autant par ses contours caractéristiques et par ses dimensions que par l'étrangeté de ses représentations d'une facture si spéciale. Déjà quelques mois avant, à l'exhibition d'University College, j'avais pu en admirer un excellent moulage et regretter que nous n'en eussions aucune réplique en France. C'est de fait une pièce unique jusqu'à présent, dont la planche XXIX donne un des meilleurs fac-simile que j'en aie encore vu. Déjà décrite en plusieurs recueils, elle est loin d'avoir été encore étudiée avec tout le détail qu'il conviendrait, car elle fournirait aisément la matière d'un mémoire spécial. Style, attributs symboliques, thèmes égyptiens classiques ou nouveaux en apparence, abréviations conventionnelles (par exemple, celles des idées d'édifice, de procession, de parcours d'un point à un autre), sens religieux de la cérémonie; sens particulier à chacune des deux faces; peuples mentionnés; autant de points dignes de recherches plus approfondies. L'art décoratif lui-même trouvera matière à glaner, et je signalerai seulement ici le dispositif ingénieux qui assouplit, étira et enroula les cous des deux bêtes chimériques pour ménager entre eux la cavité centrale de la «palette» votive. Les sujets des trois massues n'ont

<sup>1</sup> PETRIE, *Royal Tombs* t. I, p. 1.

pas moins étonné. La sensation d'une Egypte nouvelle s'imposait, au premier moment tout au moins, d'une façon presque impérative. Les scènes en ont été fort bien reproduites ici<sup>1</sup>, ce qui n'était pas facile pour des monuments de cette espèce, et la description sommaire du texte correspondant en est claire et substantielle; scènes d'apport devant le pavillon royal, défilé de vassaux et de captifs, travaux d'irrigation (?) inaugurés par le roi<sup>2</sup>. Quant à l'Épervier d'or et au Papi de bronze, les pièces en étaient encore, en Janvier 1899, dans les ateliers du Palais de Gizèh, et c'est là que je les vis, tandis que l'adresse patiente de M. Barsanti s'exerçait à en mener à bien l'ajustement final. C'est un regret de ne point les avoir admirées avant mon départ, enfin exposées en bonne place. Du Papi de Bronze la base seule a été publiée dans ce premier volume, la statue étant réservée pour le prochain; mais voici dès à présent (pl. XLI) l'Épervier à tête d'or, d'un style si large et si vigoureux. Peu importe la date absolue de l'œuvre (VI<sup>e</sup> Dyn?); elle est, en tous les cas, la réplique traditionnelle d'un thème des plus anciens, l'épervier *momifié et replié*, dont la forme et la nature religieuse nous ramènent, ainsi que j'aurai occasion de le dire, aux débuts de la civilisation religieuse de ce pays. À n'en considérer pour l'instant que l'aspect matériel, c'est une bonne leçon d'archéologie que la comparaison de cet Épervier avec les différentes représentations que les Egyptiens nous en ont laissé ailleurs. On constate alors l'exactitude des répertoires de sculpture feinte, tels que ceux de Saft el Hennèh, de Tell Basta ou de Dendérah, où semblables éperviers figurent; on vérifie le caractère documentaire des annotations qui notent fréquemment, en regard des images de ces inventaires illustrés, les dimensions, la matière, l'emploi (comme c'est le cas ici) de matériaux mixtes, tels que l'or et le bois de choix; on peut enfin contrôler, pièces en main, l'exactitude des textes relatifs à la fabrication ou aux usages des coiffures mobiles, plumes ou couronnes, comme celles dont l'Épervier d'Hiérapolis était coiffé. Quelques stèles d'époque bien postérieure (pl. XLVI) donnent de l'oiseau sacré une série de représentations qui vient compléter la leçon. Elle achève en outre de montrer combien peu les représentations divines, sur

<sup>1</sup> Planches XXVI, XXVI a, XXVI b.

<sup>2</sup> Je reproduis pour le moment l'explication qui semble communément adoptée jusqu'à présent. Il s'agit probablement de toute autre chose que de travaux champêtres, peu explicables sur un objet votif du caractère d'une massue. En fait, et d'après les représentations des temples classiques, je crois qu'il y a là un abrégé du rituel de fondation d'un temple élevé par le Roi qui dédia la massue à l'Épervier Guerrier. Les scènes montreraient la délimitation au hoyau du terrain sacré, le sel versé suivant l'usage, sur le sol consacré, puis la fabrication de l'enceinte en briques crues. La cérémonie de consécration se devinerait encore en haut et à droite. Je ne fais qu'indiquer ici la question, me proposant d'y revenir dans la suite.

les stèles votives d'un sanctuaire, étaient laissées à la libre interprétation du consacrant et comment elles devaient, au contraire, reproduire littéralement l'image réelle, concrète qu'était la statue principale du temple. Constataction secondaire en apparence et qui cependant aurait évité, dans des fouilles encore récentes, des identifications prématurées.

À côté de ce premier groupe se placent immédiatement plusieurs monuments peut-être moins importants, mais encore d'un haut intérêt, les statuettes de Sokhimkhahor (pl. XXXIX et XLI), et les vases consacrés en son nom (pl. XXXVI—XXXVIII); le jambage de porte de Kha Sokhimoui (pl. II) et les vases mystérieusement étiquetés des pl. XVII et XIX. La multitude des statuettes (pl. IV à XI); des plaquettes ou cylindres d'ivoire (pl. XII à XVII); des »dépôts de fondation» en pierre ou en pâte vitrifiée (pl. XVII à XXIV); des vases ordinaires (pl. XXIV—XXV) forme un troisième groupe, d'une valeur assurément inférieure à celle des deux premiers mais fort importante encore, à la considérer en elle-même. Rarement fouilles ont donné d'un seul coup un tel ensemble de monuments, où toutes les questions se trouvent soulevées à la fois, religion, histoire, lecture des signes, sens des représentations, origine des thèmes; un ensemble où l'on devine que l'on tient probablement enfin une des clefs qui nous aideront à pénétrer dans le domaine de la première Egypte.

J'ai voulu, pour commencer, résumer de mon mieux l'inventaire des monuments découverts par M. Quibell. Que sont-ils? Que veulent-ils dire? À qui appartiennent-ils?

Dès le début, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, le monde égyptologique s'en est emparé pour les discuter. Ne conviendrait-il pas d'examiner tout d'abord ce qu'en pense le savant qui les a trouvés et qui en publie aujourd'hui la collection? Assurément, il ne serait ni facile ni juste de discuter à fond un système historique et religieux à peine esquissé dans quelques pages presque purement descriptives. Mais s'il convient d'attendre, au prochain tome, l'exposé complet des théories de l'auteur, pour les discuter comme il convient, il y a mieux à faire, dès aujourd'hui, qu'à en énumérer les planches, en les annotant à notre tour. Il est possible et il est permis de tenter une esquisse de la physionomie générale des monuments découverts, tant d'après le groupement des objets eux-mêmes que d'après les quelques brèves affirmations du texte. Car il m'a paru que de ces affirmations on pouvait, en somme, dégager dès à présent ce que serait la thèse historique adoptée par M. M. Petrie et Quibell.

Considérons d'abord l'ensemble des monuments. La physionomie spéciale en apparaît de suite, dans le caractère belliqueux de l'immense majorité d'entre eux. Dès le début (pl. III) ce sont les têtes sculptées sur un seuil de porte pour être, suivant

le verset égyptien »foulées sous les sandales»<sup>1</sup>. Puis, huit planches durant, ce ne sont que statuettes d'étrangers aux traits caractéristiques, (pl. V--XII), figurines de captifs ligottés (pl. XII), files de prisonniers emmenés à la cordelle (ibid.), vaincus agenouillés, saisis par le Roi et assommés par lui du geste classique (ibid.). L'Horus des batailles plane au dessus des ennemis (pl. XV), il les met en déroute (pl. XVI). Les trois massues votives sont naturellement couvertes de scènes commémoratives des guerres heureuses (pl. XXV, XXVI, XXVI a b c). La grande palette (pl. XXIX) est entièrement consacrée à des scènes belliqueuses, relatant soit la campagne elle-même, soit la protection qu'y accorda l'Épervier, soit la cérémonie de remerciements que fit le Roi à son retour. Même remarque pour les objets secondaires, par exemple l'arc modelé sur le vase de la pl. XIX, ou les images du Vautour de N'khabit tendant à l'Horus Roi le »sam» symbolique et, par derrière »les milliers d'assommés vivants pour la série des années sans fin». Le caractère belliqueux du lion de terre cuite (pl. XLIV) n'a pas été, je crois, signalé encore; c'est un spécimen des plus anciens, un ancêtre de ces Rois-lions ou de ces images du Roi assimilé au »lion rugissant et terrible». Elles transcrivaient en statues les versets des hymnes de combat, et figuraient le Pharaon, à Kom el Athrib, à Moqdam, au Gebel Barkal, sous l'aspect léonin des anciens dieux des batailles de la première Égypte. Si nous passons enfin aux statues de Sokhimkhâhor (pl. XXXIX et XLI), le caractère d'ex-voto guerrier en apparaît à première vue dans la décoration des socles, uniquement faite d'ennemis dans toutes les attitudes de l'effroi, de la défaite et de la mort. Bref, d'un bout du volume à l'autre, on voit les étrangers ligottés, percés de flèches, frappés à coup de massues, foulés aux pieds par le »Taureau puissant», mis en déroute, hurlant de crainte ou de douleur et finalement décapités. J'ai dit que la magnifique statue de bronze de Papi avait été réservée pour le tome II. Elle aussi, elle nous eût montré le Roi dans l'attitude classique des dieux combattants, du Montou ou de l'Anhourî doryphores, »foulant les arcs aux pieds»: elle eût ainsi résumé à nos yeux d'une manière saisissante ce caractère spécial des objets d'Hiéraconpolis, et elle eût en même temps complété le groupe de toutes ces figurations, en dessin ou en relief, du Roi Lion, du Roi Épervier, du Roi Taureau, du Roi Porteur de la Massue Blanche, où se retrouvent toutes les désignations guerrières des textes de l'Égypte classique. La démonstration eût été plus frappante encore si M. Quibell avait ajouté, en une notice de quelques lignes, que plus de cent massues votives avaient été trouvées au cours des fouilles. Si l'on accepte

<sup>1</sup> Comparer la planche III aux trois têtes attribuées à l'époque des Hyksos et sculptées sur une dalle trouvée à Sâh. (Musée de Gizèh. Salle XVI. N<sup>o</sup> 138. Cf. Virey, Catalogue, page 45).




cette donnée belliqueuse, le reste des objets, en apparence non guerriers, achève de prendre une claire signification. Les scènes<sup>1</sup> de défilés d'animaux gravées sur les cylindres ou les plaquettes d'ivoire représentent le butin ou les tribus ramenées captives. L'Épervier ou le Scorpion Royal sont parfois posés sur leur dos en signe de conquête ou les traînent à leur suite. Et c'est probablement comme une expression symbolique des peuples vaincus qu'il convient d'interpréter les soi-disant scènes de chasse, par exemple celle de la seconde «palette» aujourd'hui à l'Ashmolean, et récemment publiée ailleurs<sup>2</sup>.

Il m'a semblé qu'on n'avait pas assez insisté sur ces choses, en tout ce qui a été dit jusqu'à présent sur Hiéacondopolis<sup>3</sup>. Ces faits, ainsi groupés, paraissent suffisants pour écarter définitivement l'hypothèse d'un monument funéraire, qui avait été émise au début, pour être bientôt abandonnée d'ailleurs<sup>4</sup>. Les stèles de basse époque trouvées alentour (pl. XLVI) comme la découverte de l'image même de l'Épervier décrit plus haut prouvent surabondamment que le sanctuaire appartenait à l'Oiseau guerrier. C'est lui que Nar-Mer (je transcris provisoirement d'après la lecture adoptée) vient remercier à son retour de campagne (pl. XXIX) de lui avoir livré les «milliers de captifs de Nord»; c'est lui qui planait durant la bataille, dans le vol classique de l'Houditi(?) des représentations postérieures (p. XV). Et il apparaît dès l'instant qu'il convient probablement d'expliquer par ce caractère — beaucoup plus que par des raisons d'extrême antiquité — les particularités communes à l'ensemble des monuments d'Hiéacondopolis: ce fait, par exemple, de monuments royaux, au nombre d'une vingtaine, appartenant à quatre souverains différents, et

<sup>1</sup> *Zeitschrift*, t. XXXVI p. 82.

<sup>2</sup> Elle a été publiée par LEGGE: *The carved Slates from Hieraconpolis and elsewhere*, dans les *Proceedings*, vol. XXII, p. 131 et pl. III. Il est regrettable que M. Quibell qui l'avait trouvée en même temps que l'autre n'ait pas réuni côte à côte deux monuments de cette importance.

<sup>3</sup> On pourrait, je crois, classer aussi les «palettes» au nombre des objets guerriers. Elles ont été déjà l'objet de nombreuses hypothèses. On y a vu la base portative de vases à libations  (*Proceedings XXII*, 137).

Mr NAVILLE a suggéré le socle d'une figure mise sur le parcours des processions (*Recueil XXI*, p. 16), M. M. PETRIE et QUIBELL une palette munie au centre d'un godet à fard. (*Nagada and Ballas et Hieraconpolis*) LEGGE (*Proceedings XXII*, 137) paraît s'approcher plus près de la vérité en rapprochant la forme de ces palettes des boucliers et en rappelant la rondache centrale des boucliers égyptiens. La démonstration de détail est ingénieuse et satisfaisante et l'identification concorderait de tous points avec les représentations mêmes des palettes et l'ensemble des trouvailles. M. PETRIE (*Proceedings XXII*, 140) a persisté néanmoins en son premier système.

<sup>4</sup> Cf. *Catalogue of the Antiquities from the excavations . . . at Hieraconpolis exhibited at University College 1898 p. 4* et GRIFFITH, *Archaeological Report 1897-1898 p. 6-7*, où l'hypothèse première de QUIBELL d'un tombeau royal est déjà abandonnée.

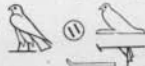
où n'apparaît aucune des marques du protocole royal archaïque, ni nom de Souton Baiti, ni nom de Nekhabit-Ouadzit, ni nom de Double Seigneur (☪ ☪), ni aucun titre de la vieille titulature, telle qu'elle apparaît déjà constituée pour les monuments royaux d'Abydos, à l'exception du nom dit d'Horus. Et cependant ces monuments d'Abydos, qu'on les place un peu avant ou un peu après ceux d'Héraconpolis, sont »a priori» du même groupe que ceux-là. Leur série contient d'ailleurs trois sur quatre des noms royaux retrouvés à Héraconpolis<sup>1</sup>. Et tandis que les diverses expressions de la vieille royauté abondent à Abydos, ici l'Épervier seul apparaît, en fait d'indice royal, sur les vases ou les statuettes de Kha-sekhem, perché sur le rectangle qui figure la façade du château d'Horus. Seul le jambage de porte au nom de Kha-Sekhemoui donne par exception unique l'Horus-Sit affronté qui persista si longtemps encore à travers la période memphite. La donnée générale égyptienne semble expliquer assez le fait, sans qu'il soit besoin de recourir à des raisons tirées de la date des monuments. Fils du dieu local, comme il l'est partout de toute divinité en son temple, le Roi est considéré avant tout ici comme fils de l'Épervier, Épervier lui-même: plus encore qu'ailleurs en ce sanctuaire d'Héraconpolis, consacré précisément à la forme divine par excellence dont les premières dynasties se prévalent comme ascendance. Et si la donnée égyptienne veut en thèse générale que les actes et la vie du Souverain expriment en tout temple la continuation des actes et de la vie passés du dieu, la donnée était plus forte que jamais dans le cas présent. Les vertus du Roi, ses manifestations, les puissances magiques de son nom devaient être celles de son père divin. En ce temple de l'Épervier guerroyant, tout tendra à exprimer le Maître de l'Égypte comme un Épervier, en ses actes belliqueux où il continue son divin ancêtre, en ses triomphes où il a vaincu par lui et au nom de lui, en ses noms mêmes enfin, qui affirmeront sa descendance de l'Oiseau, l'incarnation et la continuation de l'Oiseau en lui, ou qui emprunteront leur formation à une des épithètes belliqueuses de l'Ancêtre. Les quatre noms royaux trouvés à Héraconpolis — je parle bien entendu des noms antérieurs à la IV<sup>e</sup> Dynastie — m'ont paru rentrer tous quatre dans cette donnée, ainsi que je tenterai de l'établir à propos de la lecture même de ces noms.

Qu'il y ait eu, dès les premiers âges, un sanctuaire traditionnel, et que ce sanctuaire ait été consacré à une divinité



<sup>1</sup> Je n'insiste pas pour le moment sur ce fait, ayant l'occasion d'y revenir, ainsi qu'il convient, quand j'examinerai le volume *Royal Tombs of the First Dynasty*. Pour s'en tenir à des publications parues déjà depuis quelque temps, je renvoie simplement pour les monuments de Nar-Mer, Khasekhemoui et Khasekhem, (je garde toujours provisoirement les lectures adoptées) aux *Origines de l'Égypte* et aux *Nouvelles Fouilles d'Abydos*.




guerrière, c'est ce qu'un coup d'œil jeté sur la carte d'Égypte fait comprendre, sans qu'il soit besoin d'insister sur un point acquis depuis longtemps en égyptologie. La frontière de la première Égypte étant au passage du Silsilèh, le caractère stratégique d'El Kab et celui d'Héraconpolis, sa réplique de la rive occidentale, s'en déduisent avec évidence. N'khabit et son vautour, Nakhnit et son épervier, les »biou», les génies Nakhnit, opposés à ceux de Bouto, les dignitaires »gardiens de Nakhnit» sont des traces d'un état de choses bien antérieur à l'Égypte historique, mais dont l'empreinte fut si forte qu'elle persista tout au long de l'histoire nationale. Nakhnit fut donc la marche, la ville frontière de l'Égypte belliqueuse d'avant l'histoire et son dieu un dieu protecteur de nature belliqueuse aussi. Mais cette constatation si simple est le point de départ de questions délicates, si difficiles à trancher en vérité et si importantes en leurs conséquences qu'il ne faut pas songer à les résoudre pour le moment, mais simplement à les poser. Et en premier lieu, le fait que le dieu de la dernière ville de la vieille Égypte sur la rive gauche ait été un Epervier, et que le dieu d'Edfou, plus méridional, soit encore l'épervier, est déjà une donnée suffisante pour soulever quatre ou cinq problèmes de filiation divine qui ne sont pas près d'être résolus. Que l'Épervier de Nakhnit, cet



mentionné dès les plus anciens textes<sup>1</sup>, soit l'ancêtre de  d'Edfou paraît cependant probable;






et que le Replié ()<sup>2</sup> invoqué dans les Pyramides après l'Hor Nakhniti soit bien une nouvelle désignation de ce dieu serait une première identification. Ce serait l'épithète correspondant à l'aspect matériel du dieu, tel que nous le révèlent et l'image réelle retrouvée par M. Quibell et les représentations des stèles, l'épervier momifié et replié. Cependant rien n'est moins prouvé et il faut examiner d'autres épithètes. Mais aller plus loin pour le moment m'entraînerait dans une discussion qui n'en finirait pas, car elle supposerait la recherche préalable de la lecture de . Nous serions fort avancés si un seul monument nous avait par chance donné l'épithète caractéristique de l'Hor d'Héraconpolis. En fait, il figure sans nom sur tous les monuments royaux publiés jusqu'ici, et les stèles de la pl. XLVI se




<sup>1</sup> Ounas I. 433, etc.

<sup>2</sup> C'est seulement par une superposition de mythes — ceux qui ont fait d'Hor un dieu cosmogonique — que le  serait devenu la divinité



repliée au dessus du monde.

bornent à l'appeler simplement l'  (fr. 1)  (fr. 5 et 9). Le     du fragment 7 est peut-être plus in-

structif. À le comparer avec les  figurés sur les vases de la pl. XXIV (N<sup>os</sup> 1 et au bas de la planche) et la série sculptée sur le vase calcaire du soi-disant «roi Scorpion» (pl. XIX), il semble bien que l'épithète caractéristique — l'une d'elles au moins — était le . De là à la lecture Mihit, il n'y avait qu'un pas. Aussi M. Max Müller a-t-il proposé de lire *mht* et non pas *Hor* pour le nom des vases de calcaire, mais sans en tirer aucune conclusion<sup>1</sup> et sans remarquer que le  surmonté de l'Épervier se retrouvait dans d'autres monuments. Pour ma part, la transcription *mht*, *mhit* ne m'a jamais paru si solidement établie qu'elle pût servir de règle. Elle s'appuie en somme sur la lecture *Mihitimsaouf* du cartouche royale du successeur de Papi Mirinri. La lecture *behit* m'a semblé en bien des cas préférable<sup>2</sup> et les exemples de l'échange de *b* en *m* ont été établis depuis assez longtemps pour que je n'aie pas à en faire la preuve ici même<sup>3</sup>. Est-ce *Hor-Behi*, *Hor Behiti* qu'il faut lire, ainsi que je le penserais volontiers? Ou est ce *Hor Ochiti*? La question en vaut la peine. La lecture des noms royaux trouvés à Hiéracopolis donnera, comme on le verra, sinon la réponse définitive, au moins un élément fort important d'appréciation. Je me borne donc à signaler, pour compléter ce simple exposé des

éléments de la question, cet Horus aux deux scorpions



dont Knoumhotpou de Beni-Hassan donne la prêtrise comme un de ses titres sacerdotaux<sup>4</sup>, immédiatement après sa charge de «gardien de Nakhnit.» Que le rapprochement avec le thème du vase aux scorpions soit ou non analogie sans conséquence, le fait est à examiner avant de conclure.



Une seconde question se rattache de suite à la première et elle a trait directement aux origines de la Monarchie. La descendance de l'Épervier comme première marque de la titulature royale semblant de plus en plus un fait acquis en égyptologie, on voit quelle importance il peut y avoir à rechercher le berceau

<sup>1</sup> O—L—Z. 1900 p. 338.


<sup>2</sup> La lecture *Mht* a d'ailleurs été contestée par PIEHL, *Sphinx* III, p. 40.

<sup>3</sup> Voir par exemple la série, devenue classique, des exemples cités par BRUGSCH, *Dict. Géographique* page 1227.

<sup>4</sup> Cf. NEWBERRY, *Beni-Hassan* t. I p. 22 et pl. VII. La lecture en ti,

*behiti*(?) analogue à  = *Routi*, à  = *Nouiti* est à examiner.

de cette croyance; et quelles conséquences historiques peuvent en découler en ce qui concerne le siège de la première monarchie nationale. Les rapports entre l'Epervier de Nakhnit et les Eperviers des plus anciens monuments d'Abydos seront, le jour où ils seront bien établis, un des éléments capitaux de l'histoire des origines de l'Egypte. Derrière les dynasties thinites, il y a quelque chose, et ce quelque chose sera peut-être trouvé à Hiéraconpolis. Mais les éléments d'information sont, cette fois encore, incomplets pour le moment. Je ne connais point les objets que M. Quibell réserve pour le tome second, et les fouilles d'Abydos ne sont ni publiées ni même épuisées, il s'en faut. Or il est bien évident que de toutes les recherches historiques que peut suggérer le Mémoire sur Hiéraconpolis, c'est celle qui ne peut être résolue qu'en dernière analyse, avec tous les documents disponibles réunis.

Laissons donc provisoirement ces deux questions et revenons à ce caractère presque exclusivement belliqueux des objets votifs et des débris du sanctuaire. On est frappé de voir que tous ces monuments se réfèrent à des peuples du Nord, dont les traits, la barbe, les cheveux, et la coiffure sont traités d'une manière assez caractéristique pour ne laisser aucun doute, alors bien même que les signes du Nord  ne viendraient pas par surcroît les désigner expressément -- comme c'est d'ailleurs le cas en mainte occasion. Têtes aux longs nez droits et à la barbe en pointe (pl. VI), torsos ceints de la bande d'étoffe ou de cuir où s'agraffe le bizarre »cornet phallophore» ou »braguette»<sup>1</sup> déjà remarqué dans les figures de Neggadah. Caractéristiques indubitables, semble-t-il, des peuples du désert libyen<sup>2</sup>. Le type n'est pas en tous cas celui du prisonnier à longue tresse, que figure la pl. XI, agenouillé avec les bras liés, et que des détails de coiffure différencient à son tour des peuples vaincus symbolisés sur la massue de la pl. XXVI A. Les prisonniers des petites figurines de la pl. XII ou des cylindres de la pl. XV sont trop indistincts pour que l'on puisse les identifier avec quelque certitude. Celui de la planche XVI a une coiffure asiatique très caractéristique, si toutefois le dessin

<sup>1</sup> Personne à ma connaissance n'a remarqué des représentations religieuses d'Abydos où figure cet appendice. Une photographie que j'en ai rapportée il y a deux ans ne laisse aucun doute sur cette particularité intéressante. J'y reviendrai au reste dans la suite de cette étude.

<sup>2</sup> M. NAVILLE (*Recueil* t. XXII p. 67-71) s'est livré à d'ingénieux rapprochements entre les statuettes d'Hiéraconpolis et celles dites »de Neggadéh» d'une part et les prisonniers figurés à Karnak et Beit el Oually de l'autre. Ses conclusions, extrêmement plausibles, l'amènent à voir en toutes ces figurines des représentations de libyens. — Voir aussi sur les détails de cette particularité du costume libyen les recherches de LEGGE dans *Proceedings XXII, The Carved Slates from Hieraconpolis and elsewhere* p. 133 et pl. IV.

l'a exactement reproduite. Le gros homme ligotté dans le dos (pl. XXI XII) est difficile à reconnaître comme nationalité. Mais les vaincus et les captifs figurés sur la grande massue de Nar-Mer ou sur sa palette sont traités avec une vigueur qui laisse peu de doute sur les races que l'artiste de l'époque se proposait de figurer. Et même, ce ne sera pas un des moindres étonnements provoqués par ces fouilles d'Hiéaconpolis que la force d'une tradition artistique assez puissante pour donner aux vaincus des bas-reliefs de Ramsès II la silhouette et les traits qu'elle avait fixés dès ces monuments, les plus anciens que l'on ait encore de la vieille Egypte. Bref, sans m'attarder plus qu'il ne convient sur ces identifications de peuples vaincus, (identifications dont la discussion pourra toujours être reprise isolément) je constate la présence sous forme de captifs, des quatre ou cinq races du Nord que le graveur égyptien a tracées avec une inlassable patience sur tous les murs où les Pharaons ont raconté leurs exploits à l'époque classique. Je constate également une volonté très nette d'opposer à ces caractéristiques les détails de costume, de coiffures et de traits pour la figuration des vainqueurs: porte-étendards, prêtres ou serviteurs (pl. XXVI B, XXVI C, XXIX); ces détails, on en retrouve également l'expression régulière et voulue sur la statue de la pl. II, malgré sa rudesse, sur la tête en calcaire de la pl. V, ainsi que dans le torse de la pl. VIII. Pour les uns comme pour les autres, on est en pleine Egypte classique (que l'on considère les personnages mêmes ou leurs attitudes ou bien les détails de leur ajustement), tout comme on était en pleine Egypte classique pour les différentes représentations des vaincus. Bornons-nous à cette constatation, et Asiatiques ou gens des abords de Fayoum, Libyens du Nord ou des oasis, pasteurs du désert oriental ou gens de Syrie, considérons-les en leur ensemble, en leur généralité, telle que l'ont exprimée précisément les séries anonymes gravées sur le socle des statuettes de Khasekhem. Et peut-être, au demeurant, ces figurations de peuples divers ne correspondent-elles à aucun fait historique concrètement précis; peut-être ont-elles le simple caractère traditionnel des listes de vaincus de la XII<sup>e</sup> et de la XVIII<sup>e</sup> Dynastie, la nature optative, évonymique et emphatique des chiffres énormes de prisonniers et de butin figurés côte à côte sur ces mêmes monuments. Une remarque plus pratique se dégage de leur examen général; aucun peuple du Sud, aucune de ces nations du Soudan, si reconnaissables dans tous les temples d'époque ramesside, où ils sont un élément obligatoire de la décoration triomphale, aucune de ces nations-là n'est figurée à

<sup>1</sup> Quelques identifications ont été proposées, mais d'une façon dubitative et plutôt provisoire, notamment par PETRIE (*Hieraconpolis*, Notices p. 10) qui est revenu indirectement sur celles d'Hiéaconpolis à propos d'autres monuments dans les *Proceedings* XXII, 140.

Hiéraconpolis. Je ne crois pas qu'il y ait lieu d'en tirer des conclusions d'une portée très générale, ni que la moindre raison historique vienne intervenir en cette affaire, — comme il m'a paru qu'il y avait tendance à le faire. La raison probable est de nature plus modeste. Si les représentations des vaincus du Sud ne figurent pas ici, c'est probablement que le sanctuaire fouillé par M. Quibell était exclusivement consacré au monde du Nord. Un autre était, suivant toute apparence, réservé symétriquement au monde du Sud, faisant pendant au premier, comme c'est le cas de toute la décoration égyptienne. Était-il voisin du premier? Était-il consacré aussi à l'Épervier? N'était-il même pas sur l'autre rive qui, suivant la division bipartite subdivisée, relevait du Monde du Sud? Autant de questions de fait que je me garderai bien de pronostiquer en aucune façon.

J'en ai terminé avec ce que j'ai appelé tout à l'heure l'aspect général des monuments, considérés soit dans leur situation topographique, soit dans leur nature et leur destination. Il ne m'a pas paru que rien en fût différent de ce que nous enseigne l'Égyptologie classique. Dans les grandes lignes, tout m'a paru s'expliquer par la situation géographique, par ce que nous savons de l'Égypte militaire, et par les cultes ou par les usages traditionnels de l'époque classique en matière d'objets votifs. Il s'agit maintenant de voir dans le détail des objets considérés isolément — épigraphie, rituel, costume, technique, ou archéologie en ses différentes variétés — s'il est possible de relever des signes positifs soit d'une race étrangère conquérante, soit d'une civilisation non-égyptienne classique à un titre quelconque, qu'elle fût indigène ou d'importation exotique.

Les monuments d'Hiéraconpolis ont amené tant de discussions et tant de systèmes hâtifs — aussi hâtifs que tranchants en leurs affirmations contradictoires — qu'il est de plus en plus nécessaire d'examiner les monuments dans leurs détails matériels et cela minutieusement. L'absence de tout texte proprement dit, de tout nom royal connu en apparence<sup>1</sup> — j'en excepte toujours, ainsi que je l'ai dit, le petit groupe des objets appartenant à ces Dynasties IV—VI — a eu pour résultat de délivrer les amateurs de grands systèmes historiques du contrôle parfois gênant des documents écrits. Il n'est plus resté que des caractères archéologiques où chacun a pris suivant ses préférences et ses opinions antérieures pour étayer des théories entières; et ces théories tendent parfois à bouleverser tout le système chronologique admis pour l'histoire de la monarchie égyptienne<sup>2</sup>; ou bien elles ne visent à rien moins qu'à expliquer définitivement la

<sup>1</sup> Voir plus loin page 208.

<sup>2</sup> Ainsi, par exemple, le système de la dynastie O (sic), qui consiste à mettre avant Menès les rois dont les noms ne peuvent se lire ou ne concordent pas avec les listes chronologiques déjà connues.

question des origines de l'Égypte — le tout avec une cinquantaine de monuments, au maximum, en se fondant uniquement sur les caractères externes et sur la *physionomie* de ces monuments. On devine du coup l'accord qui doit exister entre des théories historiques bâties sur ces moyens. M. LEGGE<sup>1</sup> en tire cette conclusion que la race conquérante appartient aux Lyciens et aux Phrygiens, tandis que M. Hommel<sup>2</sup> y trouve les preuves des origines babyloniennes de la monarchie; cependant que M.M. Quibell et Petrie me semblent maintenir à la fois ce qu'ils ont dit jusqu'à présent des invasions venues du Pount et de la Lybie. Les fouilles d'Hiéraconpolis comportent-elles réellement des conclusions aussi vastes? En admettant même qu'elles viennent de faire faire un pas de plus vers la solution, et que nous tenions, comme je l'ai dit en commençant, une des clefs, sommes-nous arrivés si vite à toucher cette solution, ou sommes-nous, comme je le crois plutôt, seulement en route? Il serait réellement temps d'avoir une patience plus scientifique en cette question des origines de l'Égypte. Il m'a paru pour ma part — et j'essaierai de le démontrer dans la suite de cet article — que Hiéraconpolis était en entier égyptien, égyptien classique, et que nous y retrouvions, traditionnellement identique, l'appareil de l'Égypte classique que nous connaissons déjà; il m'a paru aussi que l'on pouvait dater ses monuments avec apparence de certitude — ce que je tenterai aussi de démontrer tout à l'heure — et que cette date n'avait rien ni de fabuleux ni de préhistorique; qu'elle plaçait nos monuments très haut dans l'histoire, mais dans une histoire bien foncièrement égyptienne<sup>3</sup>. J'estime que ces conclusions, si on veut bien les adopter, suffiront largement pour faire d'Hiéraconpolis la localité la plus intéressante qui ait jamais été fouillée et de M. Quibell le plus heureux des chercheurs. Gagner sept ou huit siècles dans l'histoire et retrouver une Égypte semblable à celle déjà connue, à peine un peu plus archaïsante, un tel résultat n'est pas petit. Les origines de l'Égypte n'en sont pas résolues, à ce qu'il semble. Elles se précisent cependant indirectement, quand ce ne serait que par l'élimination forcée des éléments fantaisistes introduits en ces derniers temps. Un jour viendra certainement où on pourra discuter la question avec des documents suffisants en main. A l'heure actuelle, — puisqu'il me faut exprimer une opinion personnelle — les résultats acquis à Neggadèh, à Ballas, à Abydos, à Hiéraconpolis ne me paraissent pas suffisants pour en tirer une théorie quel-

<sup>1</sup> *Proceedings XXII, article cité p. 139.*

<sup>2</sup> Prof. Hommel, *The Babylonian ideogram for "Image" and the slate Palette from Hieraconpolis* dans les *Proceedings*, t. XX p. 291-295.

<sup>3</sup> L'assimilation de Narmer et du "Scorpion" à deux rois successifs du début de la Dyn. II a été proposée par G. Foucart à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, séance du 21 Décembre 1900.



conque sur les origines de l'Égypte<sup>1</sup>, à moins que ce ne soit sous la forme la plus dubitative et la moins précisée possible, comme je le fais en ce qui concerne les origines libyennes de la monarchie et des cultes abydoniens.

Pour le moment, au contraire, des théories entières s'édifient, portant, à défaut de textes et de base historique documentaire, sur des réminiscences de styles étrangers, sur la facture d'un détail (isolé préalablement des thèmes généraux qui l'entourent) sur un bucrâne, par exemple, ou sur un animal chimérique. Et l'on attache à ces particularités une importance disproportionnée, sans se demander d'abord si ces détails, retrouvés à la rigueur à un ou deux exemplaires en Chaldée ou ailleurs, ne figurent pas aussi, et à maintes reprises cette fois, dans la série historique des représentations égyptiennes. Je ne prétends pas trancher la question; je me demande seulement si, en bonne critique, on peut ici mettre en regard un thème archéologique trouvé une ou deux fois hors d'Égypte, retrouver ensuite le même à des séries d'exemplaires dans l'Égypte propre, en inférer que c'est le premier qui a suggéré le second, puis en déduire l'origine ethnique de la monarchie dans la vallée du Nil. En y regardant d'un peu près, les spéculations fantaisistes, émises sans preuves scientifiques dans les *Origines de l'Égypte*, sont pour une bonne part responsables de cette singulière méthode. Sans qu'on s'en rende assez compte, elles ont été le fond sur lequel sont venues s'ajouter les réminiscences, les analogies, les impressions, d'autant plus fortes peut-être que le point de départ du système n'appartient pas en propre à ceux qui proposent toutes les nouvelles théories. Car s'ils apparaissent ainsi disposés à les édifier sur ces *Origines*, c'est peut-être bien parce qu'ils n'ont pas contribué à la rédaction de cet ouvrage, rédigé hâtivement et en dehors de tout esprit critique. Eux tous, égyptologues ou orientalistes, habitués aux méthodes scientifiques, ils auraient hésité, ils auraient cherché, ils auraient signalé les points douteux ou les résultats incomplets — comme ne manquent jamais de le faire, par exemple, Petrie, Griffith, Naville, Quibell et tous ceux qui se sont occupés de ces questions. Mais à lire au contraire en leur ensemble les théories des *Origines de l'Égypte*, sans pouvoir bien souvent contrôler matériellement leurs assertions, on a commencé à s'habituer en égyptologie à en retenir

<sup>1</sup> Les découvertes et les travaux relatifs à la question des origines de l'Égypte ont été excellemment résumés dans la claire et substantielle brochure de CAPART, *Notes sur les Origines de l'Égypte* (Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles* 1898). C'est le meilleur résumé et le plus complet au point de vue bibliographique pour l'état de la question à la fin de 1898. Pour les découvertes et les écrits concernant le même sujet depuis cette date, on trouvera les références les plus complètes dans les rapports annuels de GRIFFITH pour l'*Egypt Exploration Fund* années 1898—1899 et 1899—1900.

d'une manière *générale* les soi-disant résultats. Puis le temps a fait son oeuvre, et les voilà devenues à l'état de lois préliminaires et de principes directeurs de toute recherche sur les premiers âges de la vallée du Nil. En fait, nous assistons en égyptologie à un véritable phénomène d'auto-suggestion. Une découverte nouvelle a-t-elle lieu: elle est l'objet de rapprochements, souvent fort ingénieux, avec les théories des *Origines*; de simples présomptions, présentées au reste comme telles, viennent s'y greffer et donner en apparence une force croissante au système. Puis ce caractère de présomption évolue insensiblement au cours des publications ultérieures; il se modifie dans l'esprit de l'auteur lui-même — et de la meilleur foi du monde — et de l'hypothèse qu'il était d'abord devient argument, puis preuve sur laquelle on étaié de nouveaux faits à leur tour; enfin — ce qui est plus grave — il devient critérium au moyen duquel on classe, on juge et on répartit tout ce qui est découvert dans la suite. Que ces découvertes mêmes évoluent à leur tour de la même façon, et il devient de plus en plus difficile de reconnaître la vérité. Encore quelques années, et l'on ne songera plus à la façon dont ont été édifiées les premières assises. On raisonnera sur des systèmes fondés sur des raisonnements, qui seront devenus preuves par l'effet du temps. L'aventure du prétendu tombeau de Menès est cependant une leçon à méditer. Et si l'on veut se rendre compte de la façon dont l'hypothèse pure devient à la fin critérium scientifique, je crois en donner un bon exemple en prenant ce qui se passe en ce moment pour les rois de la Dynastie dite «*Dynasty O.*» On a commencé par *supposer* deux rois antérieurs à Menès; puis on a placé auprès d'eux les monuments royaux qui *semblaient* par diverses circonstances se rattacher nécessairement à ces deux rois; puis, à présent, on classe les autres souverains avant ou après ce premier groupe, suivant les résultats ayant pour point de départ ce principe que ce groupe *est* la dynastie O. Advienne un nouveau mémoire; le tout, renforcé, prendra les allures imposantes d'une chronologie admise *a priori* et définitive. Il faudrait pourtant ne pas perdre de vue que le point de départ était une probabilité pure et simple, d'où est sortie toute l'argumentation et que si les deux fondateurs de la Dynastie O viennent à changer de place, tout sera bouleversé du même coup.

C'est pour toutes ces raisons que je me suis demandé s'il ne valait pas mieux procéder autrement. Je voudrais examiner

<sup>1</sup> Cf. *O-L-Z* t. I p. 190. *P. S. B. A.* t. XX p. 113 et *Sphinx* III, 65. L'identification du tombeau de Neggadéh avec la tombe de Menès, contestée par LEFÉBURE, PIEHL, WIEDEMAN et bon nombre d'égyptologues semble avoir été définitivement réfutée par l'excellente argumentation de NAVILLE dans le *Recueil*, t. XXI p. 109 et suiv.

les monuments d'Hiéraconpolis sans être influencé dans un sens ou dans l'autre par les théories nées des fouilles ou des recherches faites ailleurs. Je voudrais, ainsi que je l'ai déjà dit, les étudier pour eux-mêmes, recherchant simplement, pour le présent, d'abord s'ils décèlent un élément non égyptien ou étranger à l'Égypte classique, ensuite s'il y a moyen de déterminer leur date approximative, soit par l'archéologie, soit par l'épigraphie.

*George Foucart.*

Bordeaux—Janvier 1901.

